

Paris, le 10 février 1920

Cher vicomte,

Excuse mon silence. Je voulais t'écrire au-
jourd'hui même. Ta lettre est arrivée avant que
je puisse porter la mienne. J'en suis confus, et n'en
pouvais.

J'ai été très occupé, tout ce mois de jan-
vier. Mais plutôt, de 6 à neuf heures, je travaillais
jusqu'à treize heures. Je reprenais à quatorze
heures et, sur les seize heures seulement, je ven-
tais respirer l'air "fraîche." A vingt trois heures, je
me remettait au travail, et n'allais me coucher
qu'à quatre heures du matin.

Je suis esquivé, vaine, mumble. Mon certi-
tude est là, qui te le prouve. Je n'en ferois plus.
Hier, j'ai expédié à Henri de Régner, qui a bien

voulez me le demander, mon "Batonala le Makoundji"
j'ai par ailleurs quelques pages à mettre au point pour
la Revue septentrionale. Depuis deux semaines, Baequet
me les réclame à cor et à cri. Enfin, il ne faut pas
oublier la campagne coloniale que j'ai entreprise. M.
Laudac, député de la Guadeloupe, est de retour. Je
vais, sans nul doute, lui servir de secrétaire téné-
reux. Ma vie se complique de plus en plus. Et c'est
tout mieux, car c'est à peine si, de loin en loin,
je me rends compte que les femmes ont une utilité
relative...

Je me suis occupé de rechercher les livres
que tu m'avais demandés pour M^{lle} Bonvaillant. Ils é-
taient épuisés. Après de longues recherches effectuées
par des intermédiaires, j'ai pu mettre la main sur
quelques uns d'entre eux. Tu les recevras dans trois
ou quatre jours, avec plusieurs prospectus de tables.

s'apour!

Mais, bien entendu, tu ne me devras rien. Accepte de l'amitié, - pour ta sœur, - ce qui ne sera que les remerciements que je te dois.

Excuse ma mauvaise écriture, mon mauvais français, ma laconisme, je suis débordé et suis dans un état nerveux qui relève uniquement de l'émotion : la semaine prochaine, mes romans seront plus amples. En attendant, suis mon intérêt auprès des tiens. Et à toi,

Tibi. (⊗)

René Maran.
